

L'homme est une femme comme les autres... et vice-versa !

L'image de l'homosexuel(le) au cinéma

Au cinéma, la plus ancienne image de deux hommes dansant entrelacés remonte à l'un des tous premiers films d'Edison en 1895. Durant près de 60 ans, l'homosexualité a ensuite dû avancer masquée.

Vilipendée, associée aux perversions sexuelles, l'homosexualité s'est cachée dans ce que les Américains appellent le 'subtext', entre des images et sous des dialogues apparemment anodins. Du fameux dialogue dans *Red River* (Howard Hawks, USA 1948) entre deux hommes échangeant leurs colts alors que leurs regards complices et leurs mines amusées ne laissent guère de doute quant au véritable objet de leur désir, au 'subtext' homosexuel de *Ben Hur* de William Wyler (USA 1959) pour lequel le scénariste Gore Vidal imagina que Ben Hur et son ami Messala avaient été amants dans leur jeunesse (le très conservateur Charlton Heston ne fut pas mis au courant de ce petit détail!), il fallait faire preuve d'une perspicacité digne de Sherlock Holmes pour découvrir des allusions à l'homosexualité dans certaines remarques, un geste fugace ou même un seul regard un peu insistant.

Depuis quelques années, le phénomène du film «politiquement correct» impose une image plus ouverte et positive du gay et de la lesbienne mais l'affaire de la très populaire actrice Ellen de Generes (star de la sitcom *Ellen*) qui a choqué Hollywood en déclarant publiquement sa liaison avec la comédienne Anne Heche ainsi que les incessantes rumeurs sur l'homosexualité éventuelle de telle

ou telle vedette montrent bien que la chose est encore loin d'aller de soi.

Le rire faisant passer beaucoup de choses, c'est dans les comédies (*Pédale douce*, Gabriel Aghion, France 1996; *Gazon maudit*, Josiane Balasko, France 1995; *Der bewegte Mann*, Sönke Wortmann, Allemagne 1994; *Echte Kerle*, Rolf Silber, Allemagne 1996; *In & Out*, Frank Oz, 1997) que l'on trouve aujourd'hui le plus de protagonistes homosexuels présentés sous un jour résolument favorable - mais pas toujours dénués de tout cliché! Dans les productions plus modestes ou indépendantes des grands studios en revanche, les personnages de gays et de lesbiennes sont plus diversifiés, plus nuancés et nettement plus réalistes.

La 'sissy'

Le personnage que les Américains désignent comme 'sissy' est l'homosexuel un peu guindé, qui marche en se dandinant, lève haut le petit doigt, discute de préférence chiffons et aime sa maman et son petit chien. La sissy a suscité beaucoup de réactions de colère chez les homosexuels qui n'ont pas apprécié d'être réduits dans l'imagerie populaire à cette figure un peu ridicule, mais elle fut la première figure homosexuelle tolérée à l'écran et elle a au moins le

mérite de s'assumer avec un certain aplomb ! Dans de récentes productions hollywoodiennes, elle reste, comme dans les comédies d'antan, aimable, inoffensive et cache souvent un grand cœur à l'instar du voisin de Jack Nicholson dans *As Good As It Gets* (James L. Brooks, USA 1997). Plus étonnant est l'apparition d'une sissy dans le film français *Le derrière* (Valérie Lemercier, France 1999). Le copain sympa qui héberge Valérie Lemercier dandine du derrière, mais le film offre ensuite une gamme plus variée d'images de l'homosexuel avec les personnages de Claude Rich et de Dieudonné qui ne manquent pas d'ironie. Dans le film *Martin (Hache)* (Adolfo Aristarain, Espagne 1997), l'acteur Dante - le personnage le plus positif du film - exhibe fièrement sa différence qui est pour lui le gage de sa liberté.

La lesbienne

Si la sissy est exagérément efféminée, la femme 'masculine', de *Queen Christina* (Rouben Mamoulian, USA 1933) à *Johnny Guitar* (Nicholas Ray, USA 1954), a été associée à des notions telles que l'autorité, le pouvoir, l'ambition et parfois la violence. Indifférente par nature à l'homme, la lesbienne y gagne une liberté et une indépendance qui ne

sont pas toujours sans effrayer le mâle. C'est le vieux fantasme de la lesbienne castratrice qui ressurgit dans *Primary Colors* (Mike Nichols, USA 1998) sous les traits de Kathy Bates menaçant un homme de lui couper le sexe pour le faire parler.

Mais quand les femmes s'aiment dans les films, c'est parfois par besoin de solidarité plus que pour des raisons directement sexuelles. Trahies par les hommes, les femmes se serrent les coudes et parfois un peu plus dans *Thelma and Louise* (Ridley Scott, USA 1991), *Boys on the Side* (Herbert Ross, USA 1995) ou *Fried Green Tomatoes* (Jon Avnet, 1991), des films dans lesquels les possibles amours entre femmes sont suggérées avec d'innombrables précautions. Plus direct est par contre *Fire* (Deepa Mehta, Inde/Canada 1997) dans lequel deux femmes indiennes délaissées par leur mari respectif se consolent mutuellement, ce qui a causé un énorme scandale en Inde.

Amours contrariées

Décues par les hommes hétérosexuels, certaines femmes se tournent résolument... vers les gays, supposés être plus sensibles et attentifs! Plusieurs comédies viennent d'être construites sur le schéma de la fille qui tente de séduire ou d'aimer un homosexuel (*Object of My Affection*, Nicholas Hytner, USA 1998; *The Opposite of Sex*, Don Ross, USA 1999; *L'homme est une femme comme une autre*, Jean-Jacques Zillberman, France 1998).

Dans d'autres films récents, l'homme gay se contente de jouer le rôle de meilleur ami. L'exemple le plus réussi à cet égard est *My Best Friend's Wedding* (P.J. Hogan, USA 1997) dans lequel Rupert Everett interprète avec beaucoup d'humour et un charme fou le confident et consolateur de Julia Roberts. Dans *Alice et Martin* (André Téchiné, France 1998), c'est Mathieu Amalric qui console sa colocataire Juliette Binoche.

Le protagoniste malheureux de *Chasing Amy* (Kevin Smith, USA 1997) s'éprend d'une fille ouvertement lesbienne et bien entendu, des homo-

sexuels tombent aussi amoureux de hétérosexuels dans des films tels que *Der bewegte Mann*, déjà cité, *Boogie Nights* (Paul Thomas Anderson, USA 1997) (côté hommes) ou *Elles* (Luis Galvao Teles, Luxembourg 1998) (côté femmes) ...et recueillent dans le meilleur des cas un refus désolé.

Il en est en revanche qui n'y regardent pas de trop près quant au sexe de leur partenaire. Personnage troublant parce qu'insaisissable, le bisexuel se révèle souvent un grand séducteur. Anaïs Nin a une relation avec Henry Miller et sa femme June dans le film *Henry and June* (Philip Kaufman, 1990) teinté d'un érotisme très esthétique. Dans *L'école de la chair* (Benoît Jacquot, France 1998), Vincent Martinez perturbe gravement Isabelle Huppert en la délaissant régulièrement pour des amants de passage. Dans *Nettoyage à sec* (Anne Fontaine, France 1997), un jeune homme s'infiltré dans un couple

banal et séduit aussi bien l'homme que la femme. Insaisissable est aussi Maria Schrader dans *Aimée und Jaguar* (Max Färberböck, Allemagne 1999). Juive et bisexuelle (elle couche avec le mari d'Aimée), elle est avant tout éprise de liberté. La plus troublante dans le genre fut cependant Marlene Dietrich dans *Morocco* (Josef von Sternberg, 1930) qui fait tourner la tête des hommes comme des femmes et embrasse une dame sur la bouche avant de séduire Gary Cooper.

Le travesti

Si la sissy amuse, le travesti fait rire, en général grassement. De *Mam'zelle Charlot* (USA 1915) à la Zaza de Michel Serrault (*La cage aux folles*, Edouard Molinaro, France 1978) le cinéma burlesque fit grand usage comique de l'homme qui s'habille en femme, gommant généralement au passage toute allusion directement

Photo: *Aimée & Jaguar*, Max Färberböck, avec Maria Schrader et Juliane Köhler



sexuelle. Encore en 1982, *Tootsie* (Sydney Pollack, USA 1982) comme *Mrs. Doubtfire* (Chris Columbus, USA 1993) s'en tiennent pour l'essentiel à une histoire d'amour hétérosexuel pour leur héros travesti. *Some Like It Hot* (Billy Wilder, USA 1959) est moins timide à cet égard. Lorsque le milliardaire amoureux de Jack Lemmon lance son fameux «personne n'est parfait», les frontières entre hommes et femmes, hétérosexuels et homosexuels, s'estompent dangereusement. Près de 30 ans plus tard, Bertrand Blier filmera quelques rencontres très troublantes entre Gérard Depardieu et Michel Blanc grimés en femmes (*Tenue de soirée*, France 1986). Dans un autre genre, la mésaventure de Jeremy Irons dans *M. Butterfly* (David Cronenberg, USA 1993) est encore plus étrange puisqu'il y tombe passionnément amoureux d'une femme sans s'apercevoir qu'il s'agit en réalité d'un travesti!

Aujourd'hui, le travesti d'antan est devenu 'drag queen' et met les rieurs de son côté dans *Priscilla, Queen of the Desert* (Stephan Elliott, Australie 1994) ou *Ma vie en rose* (Alain Berliner, Belgique 1997) dans lequel un petit garçon est irrésistiblement attiré par les jupes de sa mère.

Mais le travesti peut aussi révéler une nature beaucoup plus inquiétante, suicidaire (*Le locataire*, Roman Polanski, France 1976), voire meurtrière (*Psycho*, Alfred Hitchcock, USA 1960; *Dressed to Kill*, Brian De Palma, USA 1980; *The Silence of the Lambs*, Jonathan Demme, USA 1991). Dans d'autres oeuvres, il est associé à la décadence d'une époque, quand les valeurs sûres s'en vont à vau-l'eau (Helmut Berger dans *Les Damnés* de Luchino Visconti, Italie 1969; *Adieu ma concubine*, Chen Kaige, Chine 1993). La liquidation des anciennes valeurs se fait parfois dans la bonne humeur et les travestis sont alors les reines de la fête (*Cabaret*, Bob Fosse, USA 1972; *The Rocky Horror Picture Show*, Jim Sharman, GB 1975).

Naturellement associé aux femmes, le travesti est parfois amené à partager leur sort. Dans le film indien *Daayra*, la ronde brisée (Amol Palekar, Inde 1996) un acteur qui joue des rôles de femmes (et s'habille en femme dans la vie cou-

rante) sillonne le pays avec une jeune villageoise répudiée par sa famille. Ces deux êtres marginalisés vont finalement s'unir et s'aimer mais leur liaison est vouée au drame.

Quand une femme essaie de se faire passer pour un homme, ce n'est généralement pas pour des raisons sexuelles mais pour pénétrer un monde qui lui est fermé, comme le font *Sylvie Scarlett* (George Cukor, USA 1935), *Victor, Victoria* (Blake Edwards, USA 1982), *Yentl* qui veut étudier la Thora (Barbra Streisand, USA 1983) et plus près de nous l'héroïne de *Shakespeare in Love* (John Madden, USA/GB 1998). Dans tous les cas, un homme ressent une attirance très peu virile pour les jeunes éphèbes mais le malentendu est toujours balayé.

Cas un peu à part, le transexuel apparaît encore plus étrange que le travesti. La

**Pedro Almodovar estime
que les seuls hommes
dignes de considération
sont ceux qui ont décidé de
porter des seins.**

femme qui se transforme en homme a peu inspiré les cinéastes mais l'homme changé en femme reste un sujet fascinant. Que la transformation soit grossière ou parfaitement réussie, Pedro Almodovar estime que les seuls hommes dignes de considération sont ceux qui ont décidé de porter des seins (*Tout sur ma mère*, Espagne 1999). Certains cinéastes jouent sur l'ambiguïté et réservent une grosse surprise aux spectateurs quand ceux-ci ne découvrent que tardivement dans *The Crying Game* (Neil Jordan, GB 1992), *Midnight in the Garden of Good and Evil* (Clint Eastwood, USA 1998) ou *Ceux qui m'aiment prendront le train* (Patrice Chéreau, France 1998), que telle personne charmante qu'ils prenaient pour une femme est en réalité un homme... ou les deux à la fois! Le film anglais *Different for Girls* (Richard Spence, 1996) raconte avec beaucoup de sensibilité l'histoire entre un homme et son ancien copain devenu une timide jeune femme dont il va tomber amoureux.

L'artiste

La version romantique de la sissy est le dandy. Distingué, supérieurement intelligent, généralement artiste, il est toléré par la société à condition qu'il n'affiche pas trop ses penchants. Le prototype de ce personnage fut sans doute Oscar Wilde, récemment interprété par Stephen Fry dans le film *Wilde* (Brian Gilbert, GB 1997). Une version plus tragique de l'artiste homosexuel est celle du couple Rimbaud/Verlaine (*Total Eclipse*, Agnieszka Holland, 1995), celle d'un musicien ressemblant à Mahler frappé à mort par la beauté d'un adolescent dans *Mort à Venise* (Luchino Visconti, Italie 1971) ou celle du cinéaste James Whale (l'auteur des premiers films de Frankenstein) également fasciné par un jeune homme dans *Gods and Monsters* (Bill Condon, 1998). Il existe même des constellations plus compliquées comme la relation durable entre la femme peintre Dora Carrington (plutôt garçon manqué) et l'écrivain homosexuel Lytton Strachey (*Carrington*, Christopher Hampton, GB 1995).

L'artiste homosexuel n'est cependant pas toujours aussi attrayant. L'Allemand Rainer Werner Fassbinder (*Querelle*, RFA 1982) ou l'Italien Pier Paolo Pasolini (*Il fiore delle mille e una notte*, Italie/France 1974) furent dans leur oeuvre et dans leur vie des cinéastes profondément dérangeants, projetant une image fantasmagorique, agressive et/ou fortement érotisée de l'homosexuel. Or, si les spectateurs ont appris depuis les années 60 à tolérer l'existence des homosexuels, les scènes d'amour, quelques pas de danse, voire même un simple baiser échangé entre deux hommes à l'écran provoquent toujours une certaine nervosité dans les salles de cinéma. Des cinéastes comme le Belge Frédérique Fonteyne (*Max et Bobo*, 1998) ont su utiliser ce malaise pour réaliser des scènes qui heurtent le spectateur. En revanche, le spectacle de deux femmes faisant l'amour passe mieux, ce genre de scènes faisant partie depuis toujours de l'inventaire du cinéma érotique où elles font le plus souvent figure d'intermède entre deux apparitions du mâle, comme c'est aussi le cas dans *Wild Things* (John McNaughton, USA 1998).

Une erreur de la nature

Du malaise que provoque la sexualité 'perverse' de l'homosexuel, il n'y a qu'un pas à sa représentation comme 'erreur de la nature' («one of Nature's mistakes» précise un carton dans le film muet *Wanderer of the West* (*)). Dans l'histoire du cinéma, beaucoup de méchants furent homosexuels et parmi les plus notables, Peter Lorre dans *The Maltese Falcon* (John Huston, USA 1941) et les deux étudiants qui commettent pour le plaisir un crime gratuit dans *The Rope* (Alfred Hitchcock, USA 1948). Aujourd'hui, les homosexuels risquent plutôt d'être soupçonnés de pédophilie. Trois films récents (*Opposite of Sex: Object of My Affection*; *Hollow Reed* d'Angela Pope, GB 1997) s'opposent fermement à cette confusion entre homosexualité et pédophilie. Des homosexuels, enseignants ou pères de famille, y sont injustement accusés d'avoir abusé de mineurs... ou même de pouvoir éventuellement être tentés de le faire!

La lesbienne fut en revanche accusée de pervertir l'amour qu'elle n'éprouve pas pour un mari et des enfants en une passion malsaine et frustrante pour une

autre femme (*Rebecca*, Alfred Hitchcock, USA 1940), ou une ambition professionnelle démesurée (*All About Eve*, Joseph L. Mankiewicz, USA 1950, dans lequel Bette Davis invite une admiratrice à passer la nuit avec elle).

La plupart des religions considèrent l'homosexualité comme immorale. Les problèmes qu'une telle attitude crée aux croyants homosexuels sont cependant rarement traités au cinéma. On peut citer l'enseignante d'une école catholique qui tombe amoureuse d'un artiste de cirque dans *When Night is Falling* (Patricia Rozema, Canada 1995) et dans un genre encore plus délicat, le prêtre attiré par les hommes et déchiré entre sa foi et ses instincts dans *The Priest* d'Antonia Bird (GB 1994).

Beaucoup de régimes politiques ne sont pas en reste et tolèrent mal la liberté sexuelle de leurs citoyens. Très peu de films évoquent le sort d'homosexuels persécutés par un régime politique. Parmi les exceptions, on se souvient du film cubain *Fraise et chocolat* (Tomas Gutierrez Alea, Juan Carlos Tabio, 1994), du film chinois *East Palace, West Palace* (Zhang Yuan, 1997) ainsi que du drame anglais *Bent* (Sean

Mathias, GB 1997) qui dénonce le sort réservé aux homosexuels dans les camps de concentration nazis.

La punition

Dans l'optique d'une morale conservatrice, la mort est la juste 'punition' pour une vie sexuelle hors des normes, c'est-à-dire hors du mariage. Femmes fatales ou homosexuels, ceux qui ne se conforment pas au modèle social dominant doivent être anéantis. Les exemples sont innombrables. Dans *Rebel Without a Cause* (Nicholas Ray, USA 1955), le personnage qui meurt est celui de Sal Mineo dont l'amitié (non partagée) pour James Dean est fortement teintée d'homosexualité. Quand elle soupçonne que son attirance pour sa collègue n'est peut-être pas qu'amicale, l'enseignante dans *The Children's Hour* (William Wyler, USA 1961) éprouve un profond dégoût d'elle-même et se suicide. Dirk Bogarde agonise lentement à Venise (*Mort à Venise*). Même dans des films plus récents, les homosexuels n'échappent pas toujours à ce destin. Dans *Primary Colors*, déjà cité, Kathy Bates se suicide. James Whale met fin à sa vie dans *Gods and Monsters* (dans la réalité, les conditions de sa mort ne furent jamais élucidées). L'écrivain Joe Orton est assassiné par son amant (*Prick Up Your Ears*, Stephen Frears, GB 1987). La relation entre le peintre Francis Bacon et l'un de ses jeunes modèles se termine tragiquement dans *Love is the Devil* (John Maybury, GB 1998) et celle entre Kevin Spacey et son jeune 'protégé' mène à un meurtre dans *Midnight in the Garden of Good and Evil*. Dans ces trois derniers films, la relation entre deux hommes est dépeinte comme une affaire de pouvoir plus que d'amour.

Parmi les scènes qui ont durablement marqué l'imagerie homosexuelle est celle de l'homme lynché par la foule sur une plage dans *Suddenly, Last Summer* (Joseph L. Mankiewicz, USA 1959) qui préfigure celle, bien réelle, du cinéaste Pier Paolo Pasolini sur une plage italienne. Dans *The Celluloid Closet*, les



Midnight in the Garden of Good and Evil, Clint Eastwood, 1998

réalisateurs ont monté en parallèle *Sud-denly*, *Last Summer* et la scène du lynchage du monstre de Frankenstein dans *Bride of Frankenstein* (James Whale, USA 1935), reprise dans *Gods and Monster*. Monstre et homosexuel, pour les 'braves gens', c'est parfois du pareil au même!

Le sida a bien entendu ranimé cette connotation morbide de l'homosexualité, même si un cinéaste comme Cyril Collard a tenté dans *Les nuits fauves* (France 1992) de dépasser cette notion en 'romantisant' maladroitement la mort. En revanche, le sida est perçu pour ce qu'il est - une maladie et non un châtement du ciel ou une preuve d'amour - dans des films particulièrement attentifs à décrire le malade comme une personne humaine en premier lieu (*Philadelphia*, Jonathan Demme, USA 1993; *One Night Stand*, Mike Figgis, USA 1998).

Aujourd'hui, les temps ont toutefois changé et la présence d'un personnage homosexuel négatif dans un film américain provoque immédiatement des appels au boycott de la part des lobbies homosexuels, provoquant un puritanisme à l'envers (*Basic Instinct* de Paul Verhoeven, USA 1992, a ainsi provoqué de violentes réactions aux Etats-Unis pour avoir montré une lesbienne perçue comme particulièrement négative.) Quelques réalisateurs ont néanmoins réussi à imposer des personnages extrêmement complexes, comme Bernie, interprété par John Turturro dans *Miller's Crossing* (Ethan et Joel Coen, USA 1990) qui est à la fois juif et homosexuel. Dans *Butterfly Kiss* (Michael Winterbottom, GB), l'un des rares films - profondément dérangeant - sur une femme 'serial killer', la protagoniste entraîne dans sa folle virée meurtrière une jeune fille rangée qui lui est sexuellement soumise.

L'homosexualité n'est pas un handicap

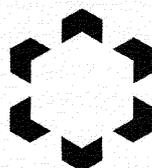
Le sort peu enviable du gay et de la lesbienne au cinéma explique que l'homosexualité peut toujours être considérée comme un handicap et le moment où l'adolescent(e) se rend compte de ce qui se passe avec elle ou lui, est plus ou

moins traumatisant (*All Over Me*, Alex Sichel, USA 1997, pour les filles; *Beautiful Thing*, Hettie MacDonald, GB 1996, pour les garçons). La peur de la réaction des parents joue également un rôle (*Pourquoi pas moi*, Stéphane Giusti, France 1998) surtout quand ceux-ci sont issus d'une société traditionnelle (*The Wedding Banquet*, Ang Lee, USA/Taiwan 1993).

Depuis quelques années apparaissent dans les salles des films comme *Go Fish* (Rose Troche, USA 1994) sur des lesbiennes ou *Love! Valour! Compassion* (Joe Mantello, USA 1997) sur un groupe d'hommes homosexuels qui célèbrent l'homosexualité sans en

cachez pour autant les problèmes. Tant qu'il faudra des films 'spéciaux' sur les homosexuels, le problème ne sera cependant pas réglé. Comme les Noirs aux Etats-Unis ou les Maghrébins en France, les homosexuels seront réellement intégrés et acceptés quand un personnage homosexuel ne sera plus défini par une seule caractéristique. C'est déjà le cas dans certaines productions indépendantes et des films européens et l'on peut citer ici à titre d'exemple particulièrement réussi le très beau personnage de Catherine Deneuve dans *Les voleurs* d'André Téchiné (France 1997).

Viviane Thill



POLYGONE

Les polyvalents

Déblayage
Nettoyage de chantiers
et de bâtiments
Petites démolitions
Entretien d'alentours
Location / vente de
conteneurs de bureau
Location / vente de
clôtures de chantier
Location de toilettes
mobiles

**Vous avez besoin
d'un coup de main?
Appelez Polygone!**

49 20 05

Polygone S.à r.l.
9, route de Thionville
L-2611 Luxembourg
Téléphone 49 20 05
Fax 49 26 59